

Lulu et la grande guerre

L'histoire : Au cœur de l'été 1914, alors que le petit village de Saint-Julien s'active pour préparer sa fête annuelle, les cloches de l'église se mettent soudain à sonner. C'est le tocsin, la cloche qui annonce les catastrophes ! L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la France. Tous les hommes en âge de combattre sont mobilisés. A vingt-deux ans, Charles, le frère de Lulu, doit faire comme les autres : partir pour le front. Quelques semaines plus tard, Lulu reçoit une première lettre de son frère. Tout semble aller bien, mais d'autres lettres vont suivre, de plus en plus inquiétantes...

Ma Lulu,

Depuis mon départ, on a pas arrêté de bouger ! Mais j'ai enfin un peu de temps pour t'écrire ce mot. On m'a affecté à la troisième compagnie. On m'a dit qu'il y a eu des combats très durs dans certaines régions, avec beaucoup de morts. Nous, on a de la chance : notre régiment ne s'est pas encore battu. On reçoit l'ordre d'aller quelque part, et dès qu'on est arrivé, on nous envoie ailleurs ! C'est un peu la pagaille, mais du coup, on risque rien pour le moment. Hier, nous avons traversé un village qui avait été pris par les allemands. Les maisons avaient été bombardées et l'église avait brûlé. Tu ne peux pas imaginer comme c'était triste à voir... J'ai fait des connaissances, des gars bien. Il y a Martin, un boulanger de Bretagne. Ambroise Tignou, boucher à Dourdan, près de Paris et Célestin Pocchetini, un corse qui parle mal le français. Je t'en parlerai plus longuement dans ma prochaine lettre. Faut qu'j'y aille ! Le lieutenant vient de siffler le rassemblement.

Mille bises, à bientôt.

Charles

Ma petite Lulu,

Nous sommes maintenant sur le front, dans la région d'Arras. Il fait froid et mon cou s'est habitué au cache-col que tu m'as envoyé dans ton dernier colis. Je couche avec et te remercie encore de ce tricot. Les allemands sont tout près. Pour nous abriter de leurs tirs, on a creusé 10 des tranchées. Nous vivons dedans, du matin au soir, et même la nuit, en attendant les ordres de nos chefs. Il y a deux jours, j'ai participé à mon premier combat ! Nous avons attaqué les tranchées ennemies : les fusils tiraient en tout sens et j'ai entendu les balles siffler à mes oreilles. Mon ami Martin, tu sais le boulanger, a été légèrement blessé à l'épaule, mais rien de grave ! Il va juste en profiter pour quitter ce trou à rat et se refaire une petite santé à l'écart des combats. Hier, nous avons assisté à une bataille aérienne entre un avion allemand et un avion britannique. Le pilote anglais était un as, mais son appareil était moins rapide que celui de l'ennemi. Après vingt minutes de cabrioles dans les nuages, son moteur a été touché et il s'est écrasé. On ne sait pas s'il s'en est sorti. Son avion est tombé côté allemand. Le moral n'est pas toujours au beau fixe. Heureusement, avec les copains, on essaie de parler d'autre chose, de penser à autre chose. Ambroise nous raconte sa vie, son métier, nous vante Paris, la Tour Eiffel et les grands boulevards et nous montre tous les jours les photos de sa femme et de ses deux enfants. Ils doivent lui manquer énormément. Célestin, le Corse, partage avec nous les nombreux colis qu'il reçoit de là-bas : de la charcuterie, des conserves, des boîtes de biscuits et des fromages qui sentent plus fort que les pieds de Martin, ce qui n'est pas une mince affaire... Tu vois, ma Lulu, on tente de rire encore un peu. J'apprends à l'instant que nous aurons peut-être une permission pour la Noël. Ce serait vraiment bien de pouvoir rentrer à la maison, même quelques heures...

Je t'embrasse bien fort. Ton grand Charles

Ma Lulu,

Nous sommes dans la région de Verdun depuis une dizaine de jours. Ici, les combats font rage. Il pleut sans arrêt et nos tranchées sont remplies de boue. Les rats courent partout. Ils mangent nos provisions, rongent nos chaussures et nous mordent quand on essaie de dormir. Nous sommes tous épuisés... et très sales. Cela fait plus de huit jours que je porte la même chemise ! Les poux et la vermine nous bouffent de partout. Autour de nous, le paysage ne ressemble plus à rien. Il n'y a que des fils de fer barbelés et des trous d'obus pleins d'une eau saumâtre. Quand on veut se creuser un

abri, on tombe tout de suite sur des morts. Un obus recouvre les cadavres de terre, un autre les exhume à nouveau. C'est inimaginable ! Martin est revenu parmi nous. Sa blessure est guérie et un officier a décidé qu'il était grand temps qu'il reprenne un fusil. Ambroise a de plus en plus de mal à supporter l'absence de ses enfants. Il ne parle plus beaucoup et se renferme sur lui-même.

Heureusement, les nombreux colis de Célestin nous permettent de ne pas mourir de faim, car la soupe, toujours froide, est infâme. L'imagination de ceux d'en face est infinie. Ils nous envoient depuis quelques jours des gaz mortels si on oublie d'enfiler nos masques. J'ai vu des collègues cracher leurs poumons à cause de ces nappes nauséabondes. Jusqu'où ira cette folie ? Hier, j'ai découvert une fleur juste à côté de l'abri où nous passons nos journées. Comment a-t-elle pu pousser dans un endroit pareil ? C'est sûrement une erreur ! Alors, je te l'envoie : pour qu'elle ne reste pas ici. Ce n'est pas un endroit pour une fleur ! D'ailleurs, ce n'est un endroit pour personne. Ça fait plus de 500 jours que je suis parti. Quand vont-ils nous sortir de ce bourbier ? Mon plus grand souhait en ce moment serait de me glisser dans cette enveloppe pour rentrer au village, et préparer avec toi la fête de la Saint-Julien.

Je t'embrasse, Charles

Petite Lulu,

Cette guerre est devenue un grand n'importe quoi ; On nous envoie charger, baïonnette au canon, avec la certitude de ne pas avancer d'un mètre et d'être fauchés par les mitrailleuses ennemies. Les hommes tombent comme des mouches. Nos supérieurs, bien au chaud à l'arrière, ne nous voient que comme de la chair à canon. Il ne reste plus grand monde à la troisième compagnie. Le dernier assaut a été un échec, comme ceux de la veille. Le capitaine a été tué, nous avons rejoint nos lignes et voilà que notre artillerie nous tire dessus. C'est les nôtres qui nous tuent ! Ce n'est pas la première fois que nos canons tirent trop court et c'est nous qui prenons tout sur la gueule ! Et là, on apprend que c'est un officier français qui a donné cet ordre. Un général ! Le fameux Moreuil ! « C'est moi qui ai ordonné que notre artillerie pilonne la tranchée où s'est réfugiée la troisième compagnie. Les hommes ont reculé. Ces lâches se sont repliés, ils ont fui devant l'ennemi.

L'objectif qui leur a été désigné est capital. Il faut coûte que coûte que nous prenions les positions boches avant février, cela fait partie du plan d'offensive de l'hiver. » En faisant tirer sur notre compagnie, ils veulent nous obliger à sortir pour repartir à l'assaut, avec sur les talons, les gendarmes qui nous tirent dans le dos si on ne charge pas assez vite ! On n'est pas sorti. A 18 h, le tir d'artillerie a cessé. Le général Moreuil décide de faire fusiller toute la compagnie. Un colonel essaye de sauver les hommes, faisant état de leur épuisement. On nous a conduit dans un village de l'arrière. Le général arrive à se contenter de trois hommes. On les désigne au hasard. Ils passent au Conseil de Guerre et sont condamnés à mort. Y avait Canol, Mounier et Vigard... J'ai encore échappé à la grande faucheuse. Pour combien de temps ? Je ne sais pas si cette sale guerre me laissera repartir d'ici... Ambroise est mort hier dans mes bras, fauché par un éclat d'obus. Il a souffert, beaucoup. Ses tripes trempaient dans la boue. Il m'a supplié de l'achever, il m'a insulté, il a appelé sa mère. Il n'aura jamais revu ses enfants. Il n'y a plus aucun espoir. Quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que je t'aime, ma petite Lulu, et que je penserai toujours à toi. Ton frère qui espère te revoir. Charles

Mes très chers parents,

La guerre est finie pour moi... Un obus est tombé dans ma tranchée, à quelques mètres de mon poste de garde. Il ne m'a pas tué, contrairement à mon ami Célestin, qui ne reverra jamais sa Corse. Je viens de me réveiller sur une planche de bois, dans une étable transformée en hôpital de fortune. Une infirmière me sourit timidement. Je soulève le drap et je vois ce que je ne voulais pas croire : j'ai perdu mes deux jambes... Le docteur m'a expliqué qu'il avait fait son possible pour tenter de les sauver. Il m'a dit aussi que j'allais bientôt rentrer chez nous. Essayez de trouver les mots pour Lulu, je n'ai pas le courage de les lui écrire.

Je vous embrasse,

Charles